

Ceux-ci, en effet, ne sont nullement inquiets. Ils savent que, pour obtenir ces parcelles de pur diamant, M. Moissan a cent fois risqué sa vie dans des expériences hasardeuses et ils ne redoutent point la concurrence du procédé scientifique.

Il n'en reste pas moins acquis qu'un homme, dont les alchimistes du moyen âge auraient fait un demi-dieu, a réussi à faire cette chose merveilleuse : du diamant, — miraculeux prodige scientifique qui laisse le champ libre à toutes les hypothèses et à tous les succès.

WILL-FURET.

PIERRE DUPONT.

(Suite.)

Pierre Dupont, complètement découragé, chercha une place.

Il entra chez un banquier de la rue Charlot avec de maigres honoraires, y resta huit mois et se fit admettre ensuite dans un pensionnat comme professeur.

Fatigué de donner à *un franc* le cachet de longues répétitions à l'inintelligente progéniture des épiciers de la rue Quincampoix et de la rue aux Ours, généreux citoyens qui tarifent l'éducation au prix du balayage des rues et regagnent cela très largement sur quelques livres de chandelle, Pierre Dupont prit la voiture de Provins pour aller oublier ses ennuis dans la famille de son père.

Il y reçut un accueil plein de tendresse.

Son aïeul vivait encore.

Une multitude de joyeux cousins et de charmantes cousines lui firent fête ; on lui rendit la joie, le bonheur et la gaieté.

Le poème des *Deux Anges* s'acheva dans cette douce retraite.

M. Lebrun, de l'Académie française, alors à Provins, donna des encouragements au jeune homme, lui prédit le succès et l'assura qu'il le trouverait toujours disposé à lui accorder son appui.

L'auteur de *Marie Stuart* a tenu parole, ainsi que nous le verrons bientôt.

Notre poète entraît dans sa vingt-et-unième année. La conscription le réclamait. Il puisa dans l'urne et en ramena triomphalement le numéro TROIS.

On n'est pas riche dans une famille de forgerons. Cependant il s'agit d'acheter un homme. Dupont ne renoncera pas à son avenir littéraire ; ses parents sont trop glorieux des espérances qu'il donne pour le laisser gémir sept ans dans l'obscurité d'une caserne.

Tous les cerveaux se creusaient, toutes les imaginations étaient en jeu.

Mais l'argent ne se trouvait pas, et Pierre Dupont reçut l'ordre de rejoindre à Humingue le 3e régiment de chasseurs, dans lequel il devait être incorporé.

— Pars toujours, lui dit à l'oreille un de ses cousins. Je te promets que tu reviendras.

— Oui, dans sept ans, répondit Pierre avec un triste sourire.

— Dans six semaines, mon cher, dans six semaines ! Je ne demande pas un jour de plus. Laisse-moi seulement ton manuscrit des *Deux Anges*.

— Et qu'en feras-tu, bon Dieu ?

— Ceci me regarde. Pour être venue tard, l'idée n'en est pas moins excellente. Bon courage, et va-t-en !

Dupont partit pour Humingue.

Il n'y resta effectivement que six semaines.

Un matin, au moment où il apprenait avec les autres conscrits le maniement du sabre, il fut très surpris de voir son caporal lui présenter un gros Alsacien joufflu, qui lui adressa la phrase suivante dans l'idiome pittoresque du Bas-Rhin :

— Ponchour ! Tonnez fotre sapre... On fous remblace....

Cela tenait du prodige. Dupont n'en revenait pas. Rien pourtant n'avait été plus simple.

Le jour même du départ du conscrit, son cousin porta le poème des *Deux Anges* chez un imprimeur de la ville, engagea par-devant notaire sa modeste fortune afin de garantir les frais d'impression du livre, et disposa sur-le-champ deux listes de souscription.

Il en envoya une à Paris à M. Lebrun, et garda la seconde pour s'occuper lui-même de recueillir des signatures à Provins.

Le prix de la souscription était de cinq francs, en échange desquels on avait droit à un exemplaire de l'œuvre du poète soldat.

Quinze cents souscripteurs répondirent à l'appel.

En moins de vingt jours les deux listes étaient remplies. Cinq mille francs restaient, tous les frais d'impression payés, et le remplaçant se mit en route pour Humingue.

Délivré du pantalon garance, Pierre Dupont vint se jeter au cou de ses bienfaiteurs.

Mais l'excellent académicien ne borna point là sa protection. Le poème des *Deux Anges* fut présenté au concours de 1842. Il fut jugé digne du prix, et le jeune auteur eut la gloire d'être couronné par M. Lebrun lui-même au milieu de toutes les pompes académiques.

On lui donna, par surcroît de récompense, une place au dictionnaire.

"Son travail, dit le *Morning Chronicle*, dans le numéro du 5 mai 1851, consistait à écrire l'histoire des mots et à en perfectionner la définition."

M. Charles Baudelaire, dont la notice sur Pierre Dupont est très remarquable, bien que nous ayons cru devoir y signaler tout à l'heure quelques inexactitudes, complète l'article du journal anglais en disant :

"Ces fonctions, quelque minimes qu'elles fussent en apparence, servirent à augmenter et perfectionner en lui le goût de la belle langue. Contraint d'entendre souvent les discussions orageuses de la rhétorique et de la grammaire antique aux prises avec la moderne, les querelles vives et spirituelles de M. Cousin avec Victor Hugo, son esprit dut se fortifier à cette gymnastique et il apprit ainsi à connaître l'immense valeur du mot propre. Ceci paraîtra peut-être puéril à beaucoup de gens ; mais ceux-là ne se sont pas rendu compte du travail successif qui se fait dans l'esprit des écrivains et de la série des circonstances nécessaires pour créer un poète."

Jusqu'à présent le chansonnier ne se révèle pas encore. Patience !

Il y a ici toute une histoire dont il ne faut perdre aucun détail et qui montrera par quels sentiers bizarres le talent passe quelquefois pour arriver à sa véritable route.

Le lauréat de l'Académie se lia très-intimement, à cette époque, avec un jeune compositeur, M. Gounod, qui depuis a fait les admirables chœurs d'*Ulysse*.

Entendant, un jour, chanter Dupont, qui n'avait pas oublié ses romances lyonnaises, le musicien lui trouva une voix très sympathique, un timbre à la fois passionné et rempli de douceur, joint à une accentuation nette, qualité fort rare chez ceux qui cultivent le chant.